

il y a des signes d'asthénie essentielle et radicale, dès lors, à côté de l'indication qui plaide en faveur des émissions sanguines, la contre-indication surgit plus ou moins impérieuse, de telle sorte qu'il convienne tantôt de ne tirer du sang qu'avec une juste parcimonie, tantôt de n'en pas tirer du tout, tantôt même de donner la préférence à une médication de nature opposée, à l'emploi de remèdes stimulans et corroborans.

Il y a plus encore : il existe des cas dans lesquels le médecin sage et éclairé ne doit pas opérer la guérison d'une maladie, mais considérer cette guérison comme contre-indiquée dans l'intérêt majeur de la santé à venir et de la longévité. Le but même de la médecine, lequel est de guérir, peut donc être quelquefois primé par une contre-indication imposante et légitimement souveraine. C'est avec grande raison que Cardan, posant dans son traité *De sanitate tuenda* (lib. I, c. 7) la question de savoir si les mêmes moyens sont propres à rendre la santé parfaite et à prolonger la vie, admet la négative pour un certain nombre de cas. Hufeland, pareillement, établit une sorte d'opposition entre la médecine et la macrobiotique. « Le but de la médecine est la santé ; celui de la » macrobiotique, une longue vie... La médecine se contente de rétablir » la santé, sans examiner si les agens dont elle se sert abrègent l'existence, ce qui est fort ordinaire, et elle regarde les maladies comme des » maux qu'on ne peut trop se hâter de guérir; la macrobiotique fait voir » que certaines maladies peuvent servir à prolonger la vie... La médecine pratique n'est donc réellement qu'une science accessoire..., qui » doit toujours être soumise aux lois de la macrobiotique. » (*L'Art de prolonger la vie de l'homme*. Trad. de l'allemand par Jourdan. Préface, p. ij.) C'est particulièrement à l'égard de la vieillesse que tout cela doit être pris en considération. Ce sont surtout certaines maladies et infirmités séniles, qu'il faut bien se garder de vouloir guérir, eût-on la certitude d'y réussir, et, à bien plus forte raison, en cas de chances incertaines et problématiques, parce que la suppression du mal entraînerait de graves dangers pour un avenir plus ou moins prochain, ou bien parce que l'économie aurait plus à souffrir et à craindre de la part du remède que de la part de la maladie même.

RAYMOND. *Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir*. Paris, 1758, in-12.

416. *Conclusion*. — De tout ce qui précède, il devient évident et clair comme le jour, qu'en pathologie spéciale, dans l'histoire de chaque genre, de chaque espèce d'affection, une formule invariable de traitement ne saurait être qu'une chimère aussi dangereuse qu'absurde. Traiter, partout et toujours, les maladies de même nom avec le même appareil de moyens thérapeutiques, c'est le propre d'un empirisme grossier,

et non pas de la vraie médecine. Ce n'est pas la pneumonie en général que vous serez appelé à guérir, mais c'est la pneumonie de Pierre, ou de Jean, ou de Paul, tous individus différens entre eux d'âge, de tempérament, etc., etc. Qu'est-ce que nos lecteurs ont donc à attendre de nous, dans le courant de cet ouvrage, en ce qui touche à la thérapeutique spéciale des affections pathologiques telles que nous les aurons nosographiquement catégorisées et dénommées ? Pas autre chose, assurément, que l'énonciation des indications les plus fondamentales et les plus ordinaires pour telle ou telle catégorie nosographique. Après cela, au lit des malades, en présence des cas particuliers où les indications et les contre-indications se croisent et s'entre-croisent si souvent, c'est à la sagacité du praticien, du praticien qui s'est formé et en lisant et aussi en observant, à faire la part aux unes et aux autres dans une appréciation exacte de toutes les circonstances individuelles, et à discerner les indications *certaines* qu'il est tenu de suivre sans hésitation et avec persévérance, les indications *probables* auxquelles il est en droit de se confier à moins de contre-indications prépondérantes, enfin, même, les indications *problématiques* qui lui permettent des tentatives, mais jamais hors des limites d'une sage prudence.

§ III. Indications relatives à la convalescence, ou Indications analeptiques (57).

417. *Restauration des forces*. — Le malade une fois entré en convalescence, la tâche importante, et qui a le plus de généralité, est de pourvoir, par un régime approprié, à ce que les forces se rétablissent graduellement, et cela le plus promptement possible, mais toutefois sans hâte forcée et périlleuse. Dans les prescriptions de ce régime, il ne faut rien qui soit hors de proportion avec la faiblesse générale de l'organisme, ni surtout avec celle de l'appareil digestif. Combien de fois, par exemple, ne voit-on pas la convalescence rétrograder, au lieu d'avancer, par l'usage indiscret et prématuré d'une alimentation copieuse ! La qualité et la quantité des alimens jouent un grand rôle dans le régime de la convalescence ; mais ce n'est pas tout, et beaucoup d'autres soins d'hygiène y doivent encore figurer, en ce qui touche, par exemple, à l'exercice de la pensée, aux promenades à pied ou bien aux gestations, aux heures de veille et de sommeil, à la jouissance du grand air et de l'insolation, au changement de climat, aux plaisirs du commerce sexuel, etc.

418. *Prophylaxie des rechutes*. — Dans la convalescence de certaines maladies, qu'il est assez ordinaire de voir reparaître, peu après qu'elles ont cessé sous l'influence de médicamens appropriés, on doit avoir soin, en règle générale, de ne pas suspendre immédiatement la médicamen-

tation, mais de la continuer plus ou moins de temps, selon les cas, selon le plus ou moins de probabilité des rechutes. C'est ainsi, par exemple, qu'après la cessation des accès d'une fièvre intermittente, il est bon d'insister encore sur l'emploi du sulfate de quinine pendant plusieurs jours, même plusieurs semaines, en cas que les rechutes se soient déjà opiniâtrément réitérées nombre de fois. Pareillement, aussi, après avoir guéri à l'aide des ferrugineux les troubles morbides de nature chlorotique, on fera fort bien d'astreindre assez long-temps les personnes à persévérer dans l'usage de cette bienfaisante médication.

## ARTICLE II.

### DES MOYENS THÉRAPEUTIQUES.

#### § I<sup>er</sup>. Considérations générales.

119. *Définition et synonymie.* — Sous la dénomination de *moyens thérapeutiques*, on comprend tout ce qui peut, à quelque degré et de quelque manière que ce soit, servir à la cure radicale ou palliative des maladies.

On emploie aussi, comme expression synonyme, la dénomination d'*agens thérapeutiques*, laquelle, cependant, me paraît moins propre que la première à caractériser précisément cet ensemble varié de ressources de toute sorte qui sont mises à contribution dans le traitement des maladies. Ne semble-t-il pas, en effet, que cette seconde dénomination a moins d'extension et de généralité? L'idée d'agent n'entraîne-t-elle pas en soi celle d'un être réel, d'une substance distincte, ou tout au moins de quelque chose qui exerce une influence positive? Or, pour choisir un exemple entre cent autres, dira-t-on sans impropriété que la continence est un agent, elle qui, bien certainement, est dans tel ou tel cas un moyen puissant de guérison, mais qui n'est, après tout, qu'un moyen négatif?

Dans l'idiome de l'ancienne école, avons-nous dit plus haut, les moyens thérapeutiques étaient, non sans quelque avantage, désignés par un seul mot: on les appelait *Indicata* (109).

A la vérité, nous avons en français, et dans la langue usuelle, un mot qui pourrait donner à nos discours une semblable concision. Et ce mot, c'est *Remède*, mot qui s'applique indifféremment aux moyens thérapeutiques les plus divers, qui se dit de la saignée, de la lithotomie, de la diète, du repos, etc., tout aussi bien que de la rhubarbe et du quinquina. Mais, si le terme d'*Indicata* pèche par une sorte d'étrangeté pédantesque, peut-être en revanche le mot *remède* a le défaut d'être trop vulgaire, ce qui l'a exposé à être quelquefois employé dans des acceptions détournées, et ce qui l'a empêché, sans doute, d'être consacré

par la science, à titre de terme technique, pour embrasser l'universalité des moyens thérapeutiques.

120. *Division.* — Les moyens thérapeutiques offrent une grande variété, à ne compter même que ceux qui ont une utilité réelle et incontestable. Que serait-ce si l'on mettait sur la même ligne tous ceux qui, en différens siècles et en différens pays, n'ont dû leur vogue qu'à la crédulité, ou ont été essayés, mais en vain, par l'expérimentation! On a appliqué à l'homme malade les substances les plus précieuses comme les plus viles, les plus actives comme les plus innocentes; on les lui a introduites dans l'intérieur du corps par toutes les voies possibles; on l'a traité par le fer et par le feu; on l'a condamné à des règles plus ou moins sévères dans l'usage qu'il doit faire de ses propres facultés et des objets extérieurs; on a changé autour de lui toutes les circonstances; on a exploité ses passions, son imagination, ses croyances. Oui, la thérapeutique s'est servie des choses les plus saintes comme des choses les plus ignobles; elle a tout appelé à son aide, tout, depuis la foi religieuse, jusqu'à l'*album græcum*.

Pour mettre de l'ordre dans l'étude d'un si vaste champ, il y a une division qui date de la plus haute antiquité, qui est encore aujourd'hui classique, et qui nous paraît effectivement la meilleure et la plus naturelle qu'on puisse imaginer. Nous la trouvons, dans Celse, formulée en termes exprès que voici: « La médecine, » dit cet auteur (lib. I, préface), « a été séparée en trois parties: l'une guérit avec le régime; l'autre, » avec les *médicaments*: la troisième, avec la *main*. La première est dite par les Grecs *diététique*; la seconde, *pharmaceutique*; la troisième, *chirurgique*. » Quoique la thérapeutique, depuis l'antiquité jusqu'à nous, se soit enrichie de moyens nouveaux, elle n'en doit pas moins conserver cette division, que le génie des Anciens avait fondée sur une vue générale et philosophique de la nature des choses, et dans laquelle rentrent parfaitement toutes les acquisitions particulières de l'art moderne. En effet, il est toujours très vrai d'affirmer qu'en dernière analyse tous les moyens thérapeutiques se réduisent à trois catégories, savoir: moyens hygiéniques, moyens pharmaceutiques, moyens chirurgicaux. Tantôt on se borne à prescrire l'observance de certaines conditions toutes relatives à ces choses que l'on a nommées si long-temps et si improprement les *six choses non naturelles*, et qu'aujourd'hui on désigne sous la dénomination encore peu rigoureuse d'*agens hygiéniques*; bref, on ne fait rien qui sorte du train de vie de l'homme en santé; on modifie le régime, entendu dans sa plus large acception, *Victus* des Latins, *Δαίτη* des Grecs. Tantôt, en outre, on a recours aux *médicaments*, agens étrangers à l'état de santé, et dont je tâcherai tout-à-l'heure (130) de donner une idée générale. Tantôt, enfin, c'est la *main*